

REPORTAGE

Le paradis artificiel d'un plasticien magicien

Les roses de William Amor ne naissent pas sur un tas de fumier mais d'un amas d'ordures en plastique. Un fabuleux travail de recyclage

FLOWER POWER 5/6

Par Pascale Krémer

Les cours au collège ont tout de même laissé ce souvenir lointain : pour que naissent les fleurs, il est question de pollen, d'étamines, de pistil et de graine... Peut-être même d'insectes pollinisateurs, à bien réfléchir ? Mais pas de bouteilles d'eau ni de sacs de supermarché. Chez William Amor, la genèse des coquelicots ou des roses n'a décidément pas grand-chose à voir avec les manuels de biologie.

Sur de hautes étagères, dans la cave de l'artiste plasticien, s'entassent les contenants et pochons en plastiques triés par couleur, les capsules de café, les emballages, suremballages, les chutes de tissu, les sacs à sapins dorés, les perçures, les filets de pêche, tant de déchets que l'inventaire se révèle fastidieux. Deux volées de marches plus haut, « bienvenue au jardin ! », claironne William Amor, poussant la porte de son atelier, villa du Lavoisier, dans le 10^e arrondissement parisien. A droite, à gauche, au pied de la verrière, sur la longue table, tombant du plafond, partout, des fleurs, légères, pimpantes, dans leurs camaïeux de roses et de rouges, étonnamment semblables à leurs modèles naturels.

Elles ont valu à celui qui n'a pas planté leurs bulbes le Grand Prix de la création de la Ville de Paris, en 2019. Pour de faux, pour de beau, l'artiste quadragénaire, qui porte barbe et chemise à carreaux, a créé grâce aux poubelles de la ville le « jardin extraordinaire » qu'il avait en tête, enfant de la campagne, à Leyr (Meurthe-et-Moselle). « Huit cents habitants, se souvient-il, et davantage de vaches. C'est le berceau de ma passion pour le vivant, la source de mon imagination. Je me baladais dans les bois à la

cueillette de jonquilles et de muguet. » En petit Napoléon des jardins, il conquiert peu à peu toutes les plates-bandes familiales. « Je collectionnais les iris, les alliums, les pavots bleus de l'Himalaya, les orchidées sauvages... J'avais une incroyable pivoine arbustive de 2 mètres de haut, jaune liserée de rouge, avec un port très japonais. »

Le genre de môme à vous réciter la nomenclature botanique et à demander des bulbes comme cadeaux de Noël. Pourtant, à l'heure de se choisir un avenir, ce fils unique d'un artisan électricien venu d'Espagne et d'une secrétaire en assurances lorraine n'envisage pas l'horticulture. Trop pénible, trop aléatoire, pense-t-on à la maison. Alors, il entame un cursus de biologie. Enfin, c'est plutôt le cursus qui lui entame le moral. « Des jours à découper les grenouilles pour devenir laborantin, ce n'était pas mon truc... » Il plaque la fac, s'en va, sac au dos, à Paris, où, pour tromper son ennui de vendeur en boutique de déco, il détourne le papier de soie d'emballage, rhabillant de pétales les cosses de pavot séchées. Le succès qu'il se taille auprès des dames du quartier ne nourrissant pas son homme, il s'improvise attaché de presse pour quelques créateurs de mode.

De gros ego, trop peu de pavots, son jardin lui manque. Voilà qu'il se met à ramasser les sacs en plastique dans la rue. « Cette matière ressemble à des fleurs, il y a des jeux de transparence, cela prend la lumière, et le vent au premier courant d'air. » Les fleurs artificielles, dans son esprit, sont associées au kitsch religieux de l'Espagne de sa grand-mère. Mais, pour supporter la vie urbaine, il en invente une tout autre version. De grosses anémones, d'abord, dont il découpe les étamines dans un vieux plumeau trouvé aux toilettes. Quinze années de soirées et week-ends à tâtonner pour fabriquer la matière adaptée (plongeant tour à tour le plastique récupéré dans l'eau bouillante salée ou le vinaigre), pour inventer une technique du plissé, de la teinture aux pigments naturels...

Mais l'histoire des Créations messagères, son entreprise, débute réellement au chapitre « Willy dans le métro ». Sur une affiche de couloir souterrain, l'image d'un dauphin étranglé par un sac de caisse arrête son pas. Impuissance, culpabilité. Puis, idée ! Et s'il sensibilisait au recyclage, à l'économie circulaire, en redonnant une valeur, « une noblesse même », à ce plastique d'usage si éphémère ? « Le déchet néfaste peut devenir une fleur. » Cette « allégorie », soudain, confère une épaisseur narrative à son artisanat. Fin 2015, tandis que la Conférence de Paris sur les changements climatiques bat son plein, il réalise sa première installation florale chez la créatrice de mode responsable Sakina M'sa, qu'il intitule *La déchetterie, fleuriste de luxe*.

Suivront une installation au Musée des Arts décoratifs, pour l'exposi-

> ROSE (ROSA)

Des roses d'un rose pâle délicat, dont le cœur, extrêmement dense, est constitué de centaines de pétales imbriqués les uns dans les autres : William Amor, pour ses créations, n'a pas choisi le plus simple des modèles. Il s'inspire de photos de roses anglaises très en vogue actuellement. A partir des années 1960, après un long processus d'hybridation, le pépiniériste britannique David Austin (décédé en 2018) est parvenu à créer des roses alliant le charme et le parfum des roses anciennes (rose de Damas, rose gallica...) et les qualités de résistance des modernes, sans leur aspect un peu raide sur tige. Les rosiers au port souple, aux fleurs romantiques et parfumées créés par M. Austin se nomment Gentle Hermione, Eglantyne, Lady Salisbury... Ou The Generous Gardener. Le jardinier généreux.

tion Christian Dior, trois cents coquelicots au Palais Brongniart pour les parfums Kenzo, une vitrine de roses chez Guerlain, une suspension au Salon des métiers d'art du Grand Palais. Et, bientôt, des orangers pour une distillerie de spiritueux. Des œuvres systématiquement accompagnées de cartels explicites : « *Prunus petrochimica* », « *Papaver plastic bottle* », « *Rosa pollutea* ». « Je ne suis pas un activiste écologiste, se défend-il, tout en pourfendant les distributeurs de légumes bio sous films de plastique. Je suis un poète doucement critique de la société. Je veux que les regards changent. »

Dans l'atelier où filent désormais toutes ses journées, il s'est entouré de personnes atteintes de handicaps psychiques, tissant un lien avec un établissement d'aide par le travail, les Ateliers du Moulin. Avant les restrictions dues à la pandémie, autour de la table centrale, une quinzaine de magiciens opéraient la métamorphose de la bouteille d'Evian, l'upcycling du sac Auchan, avec l'infinie minutie de joailliers d'art qui, de surcroît, doivent eux-mêmes

fabriquer leur or : nettoyer sacs et bouteilles, enlever les étiquettes, la colle, les logos, les anses, assouplir, étirer, teinter, jusqu'à ce que le plastique se mue en papier de soie. Le coquelicot si délicat ? « Une feuille plissée nervurée fixée à la chaleur, dévoile M. Amor. Au centre, les étamines sont des fils plastiques de filets de pêche travaillés un à un en perlage, et teints en noir. Même chose pour le pistil, teint en jaune. » Les minuscules mimosas ? « De l'acétate extrait des filtres de mégots. » Et le tour de force des roses, des œillets, aux innombrables pétales serrés ? « Ils sont plissés, nervurés, puis collés un à un ou brodés. » Les heures de travail se comptent par centaines. Un mois à trois, pour ce bouquet de roses anciennes qu'on dirait cueillies la veille.

William Amor (de son vrai nom) n'est pas fabricant de fleurs artificielles à poser au pied de l'autel, il réalise sur commande (de marques de luxe) des pièces d'art uniques, numérotées, pour des projets triés sur le volet par son agent. Chic, le coquelicot des champs, version coquelicot d'Auchan – dans les 100 euros pièce. « Je ne pourrais jamais

m'acheter mes fleurs. Heureusement que je les fais ! », s'amuse l'artisan au regard bleu. Villa du Lavoisier, des orchidées écloront prochainement. « Toutes les fleurs m'inspirent, elles ont une personnalité. Il y a les discrètes comme les petites fleurs de sauge, d'une beauté folle, les pomponnettes, les très sobres, les élégantes, les affriolantes tout en couleurs, les agressives, les malicieuses... »

Après cette tirade très enflammée, on ose la question qui nous taraude depuis le début. Est-ce que cela ne lui démange pas la binette de planter quelques graines, plutôt que de s'esquinter les yeux sur des bouts de plastique ? « Evidemment, je préfère les vraies fleurs à nos déchets, sourit-il. Mon travail rend hommage à cette vie, à cette nature. Mais pour moi, aujourd'hui, cela a plus de sens de montrer que nos merdes détruisent la graine qu'on met dans la terre, plutôt que de planter la graine. » La planète, en un mot, ne sent plus la rose.

La semaine prochaine Jocelyne, ses immortelles et la seconde vie des fleurs séchées



CLOVER ROBIN

« Je ne suis pas un activiste écologiste. Je suis un poète doucement critique de la société. Je veux que les regards changent »

William Amor, fondateur des Créations messagères